

L'Electeur

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année.—No. 41.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 23 Fevrier 1867.

L'ELECTEUR,

JOURNAL REDIGÉ DANS LES
INTERETS DEMOCRATIQUES

PAR

UN COMITE DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI.

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50, par année, payable d'avance; pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :	
2 insertions.....	\$ 0. 38
4 ".....	0. 63
8 ".....	1. 25
24 ".....	2. 00
48 ".....	3. 57
Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :	
2 insertions.....	\$ 0. 50
4 ".....	0. 85
8 ".....	1. 50
24 ".....	3. 00
48 ".....	5. 00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO, à A. GUERARD et Cie. EDITEUR, Propriétaire Rue Ste. Marguerite, No. 47.

L'ELECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzaret, No. 39, Rue du Pont; St. Roch; M. G. A. Delille, Manufacturier de tabac, Faubourg St. Jean; M. Hardy, libraire, Basse-Ville; M. Bellerive et Lafore, Maison des Bains, Haute-Ville; M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Marier, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, libraire; J. William's Barbier, côte du Palais, M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

FEUILLETON DE L'ELECTEUR.

23 FEVRIER.

NEAL MALONE.

ETUDE DE MŒURS.

De la patience! repartit M. O'Connor avec un hochement de tête parfaitement désastreux, à voir; de la patience, dites-vous, Neal?

—Oui dit Neal; et sur mon âme, si vous n'iez que ça à dire de la patience, je vous casse la tête!

—Ah! Neal, reprit l'autre, je ne le nie pas; car bien que j'enseigne la philosophie et les mathématiques chaque jour de ma vie, je suis moi-même à l'école de la patience nuit et jour. Non, Neal, j'ai désappris à nier quoi que ce soit. Je n'ai jamais contredit personne, depuis quatorze ans, hors de ma classe! Il m'est arrivé une fois d'exprimer l'ombre d'un doute il y a une douzaine d'années; mais depuis lors, j'ai renoncé même à douter. Ce doute était un dernier effort pour maintenir mon autorité domestique; mais il m'en a coûté.

—Eh bien, dit Neal, si vous avez de la patience, je vais, depuis un bout jusqu'à l'autre; vous raconter ce qui m'afflige.

—J'aurai de la patience, dit M. O'Connor.

à dessus, d'une voix indignée, le tailleur lui narra sa déplorable histoire.

—Vous m'avez déjà conté cela cinquante fois, dit M. O'Connor, lorsqu'il l'eut entendu. Vous avez l'esprit trop martial pour une vie pacifique. Si vous suivez mon avis, je vous enseignerai à rider la calme surface de votre existence. Prenez une femme. Depuis vingt-cinq années, j'enseigne la philosophie et les mathématiques; je ne suis pas mal versé non plus dans l'étude du mariage; et, je le déclare, c'est ma solennelle et mélancolique opinion que si vous prenez une femme avant que vous ayez été enchaînés ensemble, trois mois, vous n'aurez plus à vous plaindre d'aucune surabondance de paix et de tranquillité.

—Entendez-vous par là qu'une femme me ferait peur? dit le tailleur se levant d'un air délibéré pour aller prendre son bâton. Répétez donc, je vous en prie, ces paroles-là, pour que je vous écrive d'importance.

—Neal, dit le maître d'école avec douceur, je ne veux pas me battre; j'ai en trop souvent le dessous pour jamais oser espérer une telle victoire. Mon énergie est depuis longtemps avaporée. Ne savez-vous pas combien il a fallu rétrécir mes habits depuis ces cinq dernières années? Écoutez-moi, Neal, et prostérnez-vous devant mes paroles comme si elles sortaient de la bouche d'un prophète. Si vous voulez éviter le luxe d'être malmené, si vous moisissez, comme vous dites, faute d'une raclée, si vous êtes las de vivre en paix, eh bien, prenez une femme. Neal, envoyez-trois mes culottes en toute hâte, car elles y sont attendues. Vous comprenez? Adieu!

M. O'Connor partit sur ses paroles, et Neal demeura, son bâton à la main, à regarder la porte d'un air tout à la fois farouche, mépris et pensif.

Bien des gens ont le bonheur à leur portée; il ne s'agit que de le savoir. Le tailleur avait été malheureux jusqu'alors parce qu'il faisait fausse route; mais le maître d'école lui suggéra un ordre d'idées auquel Neal s'attacha avec toute l'ardeur d'un tempérament chevaleresque. Il en vint même à s'étonner que l'esprit belliqueux de sa famille eût assez complètement envahi son cœur pour en écarter toute pensée de mariage; ses parents loin d'être aussi exclusifs, n'étaient pas moins disposés au mariage qu'à la bataille. En douter, c'eût été faire une tâche à son écusson; il se demanda donc prudemment à qui, s'il ne se mariait pas, il transmettrait son courage. S'il pouvait le léguer à ceux de ses amis qui se distinguaient par leur couardise, le cas serait tout différent; mais la chose était impossible. Le changement qui se fit en lui, après la visite du maître d'école, frappa de stupefaction tous ceux qui le connaissaient. Les habits qu'il avait témérairement rétrécis, il lui fallut les relargir. Son corps s'épanouissait: son œil était moins enflammé, mais plus brillant. De martial qu'il était, il devint prodigieusement galant; mais il ne fût mener de front son héroïsme et son amour; c'était peut-être en trop demander à un tailleur; sa politique était mieux entendue. Il résolut de dépenser tout son énergie à faire le siège de la nymphe qu'il destinerait à l'honneur de sa couche. Jusqu'alors sa vie avait été un hiver assombri d'ouragans et de tempêtes. Les vertus féroces avaient fait le diable avec lui; chaque parole était un tonnerre chaque regard un éclair; mais à présent tout cela était bien changé. Son existence était un printemps continu.

—Une chaleur fécondante se répandait sur lui; toutes les qualités douces et aimables commençaient à fleurir autour de son cœur; son âme verdoyait; chacun de ses jours était serein; et si un nuage venait à se montrer, il y avait dessus un

trijon d'arc-en-ciel à califourchon, où était assise une charmante. Ins qui lui souriait d'en haut et semblait lui dire: Pourquoi diantre, Neal, ne prenez-vous pas une femme?

—Neal était assez fin pour savoir que ce qui l'éprouvait, était de l'amour; l'amour seul était capable de le dilater ainsi. Le travail n'était plus un ennemi, il chantait en causant; du matin au soir.

Honneur éternel soit à Neal Malone pour l'originalité avec laquelle il menait le tendre sentiment! Il ne fit pas comme le vulgaire des amoureux qui commencent par découvrir une jolie fille et deviennent ensuite épris d'elle. Point du tout, il avait sa passion toute préparée à l'avance, toute taillée et toute cousue, toute prête pour celle à qui elle pourrait aller. C'était de l'amour à l'état d'abstraction, mais ne n'était pas cependant du platonisme; le platonisme ne se marie pas. Appelez-le si vous voulez, du socialisme, lequel prend femme et souffre en conséquence.

N'allez pas croire que Neal oublia le service du maître d'école et n'en fut pas reconnaissant comme il le devait. M. O'Connor fut la première personne qu'il consulta au sujet de sa passion. L'âme toute joyeuse, il se rendit chez cet homme mélancolique, et dans l'effusion de son cœur, il lui apprit qu'il était amoureux. —Amoureux, Neal, dit le maître d'école. Puis-je savoir de qui?

—De personne encore en particulier; mais, dans ces derniers temps, je suis diablement épris du sexe en général.

—Et vous appelez cela être amoureux Neal?

—Eh mais! comment l'appellerai-je?

—Est-ce que je n'en suis pas épris?

—Alors ce doit être ce qu'on nomme passion universelle, Neal; mais c'est le premier exemple que j'en vois.

—Je voudrais bien que vous me dissiez comment je dois faire. Je suis heureux comme un prince depuis que j'ai commencé à être épris du sexe et à songer au mariage.

Le maître d'école secoua de nouveau la tête, et parut passablement misérable. Neal se frotta joyeusement les mains, et parut parfaitement heureux. Le maître d'école secoua une seconde fois la tête, et parut plus misérable qu'auparavant. Le bonheur de Neal s'accrut aussi au second frottement de mains.

Or, pour vous dévoiler tout de suite le secret, M. O'Connor n'aurait pas paru si misérable, si Neal n'avait pas eu l'air si heureux, si M. O'Connor n'avait pas paru si misérable. C'était l'effet du contraste.

Neal, dit enfin le maître d'école pouvez-vous, en faisant un effort d'imagination, vous contenter de nourrir votre passion dans la solitude, et aimer le sexe à distance?

—Mais maintenant que je suis amoureux, dit Neal, c'est bien le cas, il me semble de chercher une femme.

—Ah! Neal vous tentez la destinée. Que votre témérité retombe avec toutes ses tristes conséquences sur votre tête.

—Voyons, dit le tailleur, je ne suis pas venu ici pour entendre vos jérémiades, mais pour savoir si vous pouvez m'aider à me marier.

Voilà de quoi il s'agit.

—Regardez-moi, Neal, dit le maître d'école avec solennité. Vous voyez en ma personne depuis quinze années une exemple vivant des inconvénients du mariage. Je ne crois pas que la terre possède de félicité pareille à celle du célibataire. Neal; les moines du temps jadis étaient tous gras et avaient de doubles mentons; et croyez-moi, Neal, en général tout homme gras est heureux; tel souci ne peut arriver aussi aisément jusqu'à eux; tandis que moi, Neal,